

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 108 (1963)
Heft: 4

Artikel: Alemands et Russes entre les deux guerres mondiales
Autor: Léderrey, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG Georges Rapp

Administration: Lt-colonel Ernest Büetiger

Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S.A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)

Annonces: Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: Suisse: 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—

Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

Allemands et Russes entre les deux guerres mondiales

Un ouvrage, dont nous donnons d'autre part un aperçu¹ nous engage à revenir sur deux épisodes peu ou mal connus² qui se situent, l'un à la fin de la 1^{re} guerre mondiale, l'autre à la veille de la seconde. Dans les deux cas — ceci explique notre choix — les fonctions que nous exerceions alors nous permirent fortuitement de recueillir certains renseignements.

Le premier épisode se rapporte aux relations germano-soviétiques consécutives à la révolution russe de 1917. Dès 1919, des missions du C.I.C.R. nous avaient amené en Allemagne, en Pologne, en Ukraine (à l'armée du général Petlioura) et finalement à Constantinople. Là, chargé de coordonner les secours en faveur des réfugiés de Crimée, nous

¹ A *History of Soviet Air Power* par Robert A. Kilmarx, New York, 1962.
Voir revue des livres du présent numéro.

² Aucune mention n'en est faite dans *L'armée soviétique* de Borissov et Riabov, volume cartonné de 195 pages, dont 34 de photographies, paru aux Editions en langue française, Moscou 1962. Nous avons en revanche utilisé *The Soviet Army*, ouvrage édité par B. H. Liddell Hart et dont la R.M.S. a fait mention dans son numéro de décembre 1956.

fûmes témoin de l'arrivée pitoyable des débris de l'armée Wrangel, désarmés, mais accompagnés de vieillards, de femmes et d'enfants, au total de 160 000 personnes entassées pêle-mêle sur les navires de l'amiral français Lebon, flotte dont la capacité normale ne dépassait pas 60 000 passagers.

Le *second épisode* concerne la guerre civile d'Espagne qui nous trouva, en 1938, accrédité, en qualité de correspondant de guerre, au Q. G. du général Franco, donc en mesure d'être quelque peu orienté sur la participation des Russes, des Italiens et surtout des Allemands à cette lutte commencée en 1936.

LA COLLUSION GERMANO-SOVIÉTIQUE DE 1917 A 1935

La révolution d'octobre 1917, en Russie, ne surprend pas les Allemands. Un mois avant qu'elle n'éclate, à Joffe, représentant des bolchéviks à Berlin, ils ont alloué des crédits et favorisé de la sorte l'acquisition d'armes passées en contrebande à travers la frontière finno-norvégienne. Plus tard ils autoriseront Lénine et quelques acolytes, réfugiés en Suisse, à retourner en Russie, à travers le Reich, dans un train spécial composé de wagons plombés.

Lorsque, pressés de regagner leurs foyers, pour ne pas manquer le partage des terres que l'on a fait miroiter à leurs yeux, des millions de soldats désertent le front et en provoquent l'effondrement, les armées allemandes et austro-hongroises ont fortement empiété sur le territoire russe, où les gouvernements qui se succèdent s'efforcent, à l'aide de 150 000 gardes rouges, d'asseoir leur autorité. A ce moment-là, l'envahisseur occupe la Finlande, l'Estonie, la Lithuanie, la Lettonie, la Pologne et l'Ukraine, régions qui aspirent à l'indépendance et croient le moment venu de s'affranchir du joug tzariste. Une tendance identique se manifeste dans le Sud, au Caucase et en Transcaucasie (Géorgie et Arménie) où des armées anti-révolutionnaires ont vu le jour. L'une,

l'*Armée des volontaires* des généraux Alekseyev, puis Kornilov groupe 3000 officiers tsaristes. L'autre, l'*Armée du Caucase*, forte de 40 000 hommes, a déjà entrepris, sous les ordres du général Krasnov, le siège de Tsaritsine (Stalingrad), défendue par Vorochilov. Dans le Nord, parti d'Estonie, le général Youdénich a été arrêté à 250 km de Pétrograd.

Une alternative se pose au général Ludendorff. Doit-il continuer sa poussée vers l'Est et alors s'aventurer jusqu'où? Doit-il, au contraire, s'arrêter, conclure un armistice qui lui permette de porter son effort principal vers l'Ouest, où les dernières offensives allemandes sont en cours ?

Cette solution semble avoir prévalu en décembre 1917, mais elle n'empêche pas les Austro-Allemands, en février 1918, de déclencher, des Carpates à la Baltique, une offensive générale, à laquelle, le 3 mars, mit fin le *traité de Brest-Litovsk*. Malgré les dures conditions qui leur furent imposées, notamment le démembrement de la Russie, les Soviets tirèrent parti de cette trêve pour combattre les adversaires du régime, parmi lesquels, préférant fournir du matériel de guerre plutôt que d'engager leurs troupes, s'étaient rangés les Britanniques, les Français et les Américains. De faibles détachements prirent pied à Mourmansk et à Arkhangelsk. Les gisements pétrolifères de Bakou tentèrent les Britanniques qui débarquèrent à Novorossisk 250 000 fusils, 30 canons et quelques chars, destinés au général Denikine, commandant de la Russie du Sud.

Son intervention la plus marquée, l'Entente la confia à une *armée tchécoslovaque*, composée de 300 000 déserteurs du front austro-hongrois. Le général français Janin devait les conduire, le long du Transsibérien, à Vladivostok et, de là, en France. Au moment où ils allaient franchir la Volga, les Soviets, qui leur avaient accordé libre passage, ordonnèrent leur désarmement. Le refus de cette mesure fit le jeu de l'Entente. Elle décida de faire participer les Tchécoslovaques à une vaste offensive concentrique, dirigée contre Moscou et Pétrograd. Menée en 1919, par trois fronts, en voici les résultats :

Le *front nord-ouest*, aux ordres du général Youdenich, arrivé à 30 km de Petrograd, fut rejeté sur sa base de départ, l'Estonie, et désarmé par le gouvernement de la région.

Le *front de l'est*, dont les Tchécoslovaques constituaient le noyau et que commandait l'amiral Koltchak, fut percé. Le 25 novembre, les Rouges pénétraient à Omsk et continuaient leur poursuite jusqu'à Vladivostok.

Le *front sud*, commandé par le général Denikine, réalisa la poussée la plus profonde. De ses trois armées, celle de droite, en juillet, s'empara de Tsaritsine, celle de gauche, de Kiev et de Kharkov. Le centre, plus avancé, atteignit Orel, le 13 octobre. Deux semaines plus tard, percé vers Voronège par la cavalerie de Boudjenny, le front de Denikine, en entier, s'écroulait comme un château de cartes. Complètement désorganisés, hors d'état de reprendre pied sur le Don, forcés par les Rouges le 1^{er} janvier 1920, ses restes, à travers le Kouban, gagnèrent Novorossisk, où 100 000 hommes réussirent, le 23 mars, à s'embarquer pour la Crimée. Ils avaient abandonné un nombre égal de combattants et tout leur matériel de guerre.

Le front sud aurait dû être prolongé, à gauche, par les Polonais désireux de récupérer l'Ukraine. Ramenés au début jusqu'au seuil de Varsovie, ils en repartirent sous l'impulsion du général Pilsudski (Weygand!) et réoccupèrent Kiev. La paix qui y fut signée, le 20 septembre 1920, permit aux Rouges de se retourner contre la Crimée.

Le 8 novembre, ils forcent l'*isthme de Pérékop*, provoquant le sauve-qui-peut de l'armée de Wrangel (successeur de Denikine) et son arrivée, mentionnée plus haut, à Constantinople.

Ainsi se termina cette lutte, qualifiée par Churchill de « guerre fantôme », où les Rouges avaient l'avantage de manœuvrer en lignes intérieures contre un adversaire progressant sur des fronts distendus et sans cohésion. Il nous a paru utile de l'esquisser, car c'est dans son cadre que s'est effectuée la collusion germano-soviétique.

Ses débuts, nous l'avons vu, remontent à la fin de 1917. En janvier 1918, une banque commerciale germano-soviétique fut créée, à l'effet de favoriser l'industrie métallurgique en Russie, où des machines et un personnel qualifié furent envoyés. Les relations furent cependant interrompues, en février 1918, par l'offensive germano-autrichienne mentionnée plus haut.

La collaboration reprit avec une intensité accrue, à la suite de l'*armistice de Rethondes* (11 nov. 1918) et surtout du *traité de Versailles* (28 juin 1919) que les Allemands entreprirent de tourner. Humiliés par la capitulation de leur armée, quelques officiers de la Luftwaffe passèrent au service de l'URSS.

En septembre, la possibilité de développer l'armement des deux pays fut étudiée en commun. Elle avait déjà, en avril, fait l'objet d'un accord, en vertu duquel 15 officiers d'état-major général et 36 officiers aviateurs furent engagés comme instructeurs dans les écoles militaires soviétiques. Un nouvel envoi d'avions, de matériel et de personnel technique parvint en URSS en novembre 1920, après la fin de la campagne de Pologne et l'anéantissement de l'armée de Wrangel. Pour camoufler cette activité, un accord « commercial » fut signé, en mai 1921. A cet effet, les officiers de la Reichswehr détachés en URSS portaient l'uniforme soviétique. D'aucuns allèrent jusqu'à russifier leur nom. Dès octobre, l'arrivée à Moscou de 400 ingénieurs et ouvriers permit d'y établir une fabrique d'avions Junker.

L'année suivante, en avril, une compagnie d'aviation civile, qui deviendra la Lufthansa, établit un service hebdomadaire entre Moscou et Königsberg. A ce moment-là, le total des officiers de la Reichswehr ayant servi en URSS se monte à 600. Plusieurs d'entre eux, en particulier les chefs appelés à revêtir plus tard de hauts grades dans la Luftwaffe, avaient passé par le *centre d'aviation allemand* installé sur territoire russe à *Litetsk*.

Mentionnons encore un accord conclu, en avril 1922, à *Rapallo*, entre la Reichswehr et le Politburo. Il contient les clauses suivantes :

- 1) Les Allemands sont autorisés à transférer en URSS, au choix de leur EMG, trois fabriques dont l'une d'avions et de moteurs.
- 2) Ils enverront en Russie le personnel nécessaire à l'augmentation de la munition de guerre.
- 3) Outre les avions déjà livrés, ils s'engagent à fournir le plus tôt possible 500 nouveaux appareils Junker et les pièces de rechange adéquates.
- 4) A l'armée rouge, ils communiqueront les expériences les plus récentes relatives aux gaz de combat, dont 60 officiers russes viendront en Allemagne s'initier à l'emploi technique.

* * *

Ici s'arrêtent nos citations, bien que les deux pays aient profité de leurs accords même après l'avènement de Hitler, voire au-delà. La veille de l'agression, alors que les Russes, fidèles à leur engagement, envoyoyaient un train de fournitures à Brest-Litovsk, Hitler le retourna, traîtreusement chargé de troupes qui s'emparèrent d'un pont sur le Boug.

Ce que nous venons de relater suffit à se rendre compte des avantages que les deux partis retirèrent de leur collusion.

Le *traité* (Diktat!) de Versailles apportait aux Allemands de sérieuses entraves à la reconstruction de leur force armée. Celle-ci, la *Reichswehr*, comptait 100 000 hommes engagés pour 12 ans, dont le général von Seeckt réussit à faire une armée de cadres, à laquelle manquait, en Allemagne, la possibilité de mettre au point son matériel de guerre, en particulier son artillerie et son aviation. C'est en URSS qu'elle trouva l'occasion de remédier à ces désavantages, tout en se procurant des matières premières et des biens de consommation.

L'aide allemande fournie en compensation aux Soviets dût sa valeur moins à son ampleur qu'à l'à-propos de son intervention. Elle survint au moment où, en Russie, l'industrie métallurgique était complètement désorganisée, où l'avia-

tion en particulier, avait besoin d'appareils moins désuets et d'équipages mieux entraînés. A cette contribution vinrent s'ajouter les stages que de grands chefs soviétiques (Toukha-chevsky et Joukov par exemple) firent à l'*Académie de guerre* de Berlin, ingénieuse copie du Grosser Generalstab supprimé par l'Entente.

PARTICIPATION DE L'ALLEMAGNE ET DE L'URSS A LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE, DE 1936 A 1938

Ce second épisode concerne l'intervention des deux pays en cause dans des camps opposés. Aussi bien les Soviets que les Allemands semblent avoir été préoccupés moins d'aider leur partenaire que d'expérimenter leur armement et d'entraîner leurs aviateurs¹ qui passaient, à tour de rôle, les Allemands 2 mois, les Russes 6 mois en Espagne. Le choix des objectifs destinés à cet entraînement prévalait parfois sur les intentions de l'EM de leur partenaire.

La première intervention de l'*aviation soviétique* a lieu, en 1936, à Madrid, contre les troupes nationalistes.

L'année suivante, en mars, 115 avions soviétiques surprennent une colonne italienne en marche et contribuent à la bataille de Guadalajara. Quelques mois plus tard 73 de leurs appareils sont engagés au combat de Brihuega. Notons encore, à l'actif des Soviets, les avaries causées au cuirassé *Deutschland* et l'engloutissement de l'*España*.

De leurs *expériences en Espagne*, où ils engagèrent des chars, des canons, des projecteurs et un millier d'avions, les Russes retirèrent de précieux enseignements. Le siège de Madrid, qui dura 29 mois, leur permit de mettre au point un système d'alerte et de défense antiaérienne qu'ils utili-

¹ L'un des deux grands chefs italiens en Espagne, le général Roatta nous a rapporté le fait suivant qui illustre les relations entre alliés dans le camp de Franco. Son E. M. cheminait sur une route, échelonné par petits groupes, lorsque l'un d'eux fut mitraillé par un aviateur allemand volant en rase-mottes et par conséquent en mesure — c'est la conviction du général — de reconnaître son objectif... Il s'entraînait tout simplement.

sèrent avec succès à Moscou. Chaque fois qu'un avion allemand était descendu, sa carcasse était disséquée, étudiée « compas et loupe en mains » par une commission de spécialistes. Ce fut particulièrement le cas des Me-109 et des Ju-87 qui, vers la fin de la guerre, grâce à leur vitesse et à leur ascension plus élevées, vinrent ravir aux Soviets la supériorité dans les airs. C'est à surpasser ces types qu'ils allaient s'évertuer en Russie. Si l'importance des vols de nuit leur fut révélée, celle du bombardement des arrières leur échappa. Et pourtant ils disposaient de bombardiers lourds et de troupes aéroportées dont Toukhachevsky (éliminé avec la moitié des aviateurs par la purge de 1937 /38) avait reconnu la valeur.

C'est aux Allemands, surtout, que profita la participation à la guerre civile. L'*Espagne fut le vrai laboratoire du Blitzkrieg*. Tous les services de la Wehrmacht étaient groupés dans la *Légion Condor*, à la tête de laquelle se distingua le général Thomas, devenu, aux côtés de Guderian, l'un des conducteurs les plus habiles des formations blindées utilisées dans la seconde guerre mondiale.

C'est dans ce corps d'élite que furent envoyés les prototypes d'avions, de canons antiaériens et de chars, gardés jalousement par des sentinelles qui en interdisaient l'accès, même aux plus haut gradés italiens et espagnols.

C'est là que furent mis au point l'attaque en piqué des Stukas et le réseau des transmissions radiophoniques qui allait permettre l'engagement de colonnes de chars *autonomes*. En 1939, lors de l'invasion de la Pologne, les alliés n'avaient pas encore reconnu la valeur de ce procédé.

A ce propos, l'indifférence témoignée à la guerre civile d'Espagne, par les Britanniques, les Français et les Américains, surprend. Explicable, au début, alors que les troupes aux prises, mal armées et mal entraînées semblaient ne devoir offrir aucun enseignement valable pour une armée régulière, elle ne se justifie plus avec l'apparition des Allemands et des Russes. Parmi la trentaine de correspondants

de guerre étrangers, accrédités au Q. G. du général Franco, ne se trouvaient qu'un capitaine anglais et un brigadier américain, tous deux retraités et navrés de ne trouver aucun écho dans leur pays.

* * *

Nous venons en fait d'évoquer la création de l'armée soviétique, en 1917, et sa mise à l'épreuve, comme aussi celle de la Wehrmacht, de 1936 à 1938.

Malgré l'intervalle qui sépare ces deux épisodes, ils ont un trait commun : ils nous ont permis d'assister au début des préparatifs de la seconde guerre mondiale par les deux plus grandes puissances militaires que le monde ait connues jusqu'alors. Il nous a paru intéressant d'étudier leur collaboration avant qu'elles ne se combattent et surtout de souligner l'importance des enseignements qu'elles retirèrent de la guerre civile d'Espagne.

Colonel E. LÉDERREY

Critique et autocritique

RÉFLEXIONS EN MARGE D'UN CERTAIN MALAISE

L'armée, comme toutes les institutions de ce monde, est exposée à la critique. Elle l'est d'autant plus que les périls qu'elle est destinée à écarter sont — ou plutôt paraissent — plus lointains. *Passato il pericolo, gabbato il santo...*

Après la première guerre mondiale, une partie de l'opinion publique suisse, égarée par les sirènes du pacifisme esdénien, n'a pas caché sa désaffection à l'égard de la défense nationale. Il faut dire que le service actif s'était terminé par les événements douloureux de novembre 1918, lors desquels l'intervention militaire pour le maintien de l'ordre intérieur n'avait pas été également appréciée dans tous les milieux. Cette désaffection, qui a pris des formes virulentes après les